

De QUELLE COULEUR est la BRUME à SIDI BEL ABBÈS ?

(Une nouvelle où le monde est simplement tel que nos yeux le regardent)

Début décembre à Mantes la Jolies (Yvelines)

Nous voici arrivés au moment de l'année où le temps ne semble plus connaître qu'une seule humeur. Un temps vêtu exclusivement de gris, un temps qui ne connaît pas d'heure : est-il neuf heures, midi ou seize heures, qui sait ?

D'ailleurs, comment savoir quand même les aiguilles de la montre se traînent et rechignent à se mouvoir tout au long du cadran ?

Oui, c'est un temps qui s'habille des couleurs de l'ennui. Avec son ciel teinté d'un gris profond qui s'étale partout, qui contamine tout : l'air, le sol, les gens et l'horizon, tout est plombé de gris. Même le gris lui-même en est tout assombri.

Pourtant, c'est bien là que débute notre histoire.

Dans une pension de famille à l'heure du petit déjeuner :

Melwan regarde par la fenêtre du côté jardin, mais par le temps qu'il fait, il ne peut guère y voir qu'un spectacle sans surprises : les branches nues d'un grand saule qui dodolinent sous le souffle du vent, celles d'un bouleau pleureur qui s'inclinent d'être lestées par trop de lassitude ou ce merle solitaire qui erre de branche en branche sans se rendre nulle part ...

Où que le regard se pose, le constat est pareil: tous les acteurs de la scène, tous les objets du décor, tous sans exception se sont drapés d'un même gris sombre et monotone. Ni l'arôme du café ni les odeurs de pain grillé n'arriveront à l'extraire de cette vision du gris. Il reste figé là, visuellement captif, mentalement détaché ou totalement absent du reste de la vie.

Durant de longues minutes, son petit déjeuner en souffrance devant lui, il s'interroge : mais que suis-je donc venu faire ici ?

Notre homme a fait le voyage jusqu'à Mantes-la-Jolie avec plein de rêves de France dans la tête. Il faut dire que voyager avec des noms comme *Sidi Bel Abbès* et *Mantes-la-Jolie*, c'est déjà tout un poème. Et puis la France, quand on vient d'Algérie, elle fait toujours rêver. Bien sûr, pas la France de Sidi Bel Abbès d'avant 1962, non, celle d'aujourd'hui. La France de Paris « ville éternelle », la France de la Sorbonne, la France des grands crus de Bordeaux, de la gastronomie, de Zidane et de l'olympique de Marseille *.

Hélas ce matin, tous ses rêves ont la couleur du plomb et semblent bien pesants.

Bien sûr, il connaît la campagne, les massifs montagneux, les frimas, lui qui vient d'un bled de la Wilaya**. Pourtant, il ne s'attendait pas à un tel paysage fait de cendres et de froid.

* Zidane n'a jamais joué à l'Olympique de Marseille, mais qu'importe : pour nombre d'Algériens, Zidane c'est l'Algérie en France, ce qui les console de l'époque où c'était tout l'inverse ...

** Région oranaise dont près d'un tiers est couvert de steppe, de plaines et de zones montagneuses.

Durant tout le trajet qui l'amenait ici, il s'était dessiné une France faite de lumières et de paillettes bien loin de l'univers éteint ou repeint aux couleurs du cafard qu'il avait sous les yeux.

Avait-il eut raison d'entreprendre ce voyage ou aurait-il mieux valu qu'il reste à la maison ?

Aujourd'hui plus que jamais, l'envie lui prend d'être Berbère, Berbère avec un grand « B » et jusqu'au bout des ongles. Il voudrait replonger tout entier dans les coutumes de son pays. Pourtant, quand il était là-bas, elles étaient reléguées au rang de vestige du passé, de machin pour les vieux.

Comme pour alléger son cafard, des airs venus tout droit de Kabylie commencèrent à lui trotter en tête. De Khaled à Djamel Allam en passant par Idir et même Kenza Farah : il s'offrit à lui-même tout un festival de musique. Le pain grillé prenait soudain l'odeur si familière de aghroum* chaud, le jus de fruit devenait thé à la menthe alors qu'au son subtil et velouté de son oud, Anouar Brahem faisait vibrer son cœur de Berbère..

L'arrivée d'une autre pensionnaire dans la salle à manger met fin à ses divagations d'autant que sa montre affiche 7h55 : il est temps d'y aller !

Il engloutit d'un seul trait tout son bol de café, s'essuie les lèvres d'un revers de la main et quitte la pièce en enfilant un blouson qui semble bien léger pour affronter le froid.

L'heure n'est plus aux pensées qui s'égarèrent: il doit trouver la station de la SNCF dans ce champ de grisaille, prendre le train jusqu'à Versailles - Chantiers (1h15 de trajet) puis la correspondance pour aller jusqu'à Trappes (encore 19 minutes) et enfin trotter jusqu'au campus de Saint-Quentin en Yvelines. Objectif : arriver avant 10h30 à l'université de Paris Saclay où il souhaite s'inscrire pour la rentrée prochaine.

Pour cela, il faut trouver la gare, le quai, le train et sans se tromper de convoi : c'est le stress !

Décrire ici ce quai de gare et tout ce qui l'entoure est inutile: tout est du même tonneau que le triste spectacle matinal qu'offrait le jardin de la pension de famille !

Enfin, quand le train entre en gare, il a droit à sa première surprise agréable de la journée : bien que ce soit l'heure de pointe, la voiture à bord de laquelle il monte n'est pas bondée. Il peut même y trouver une place assise côté fenêtre et savourer le confort que procure le chauffage quand on est gelé jusqu'aux os.

Le ronronnement du train qui progresse sur ses rails a remplacé celui du oud. Melwan se laisse bercer en observant discrètement les gens qui l'entourent. La tenue vestimentaire des autres voyageurs est aussi terne que les quais de la gare et du reste, se dit-il. Cependant, les voyageurs eux-mêmes sont plutôt « colorés ». On y voit le visage de gens venus des quatre coins du monde: une diversité qui ne se rencontre guère à Sidi Bel Abbès.

* *Pain traditionnel de la cuisine berbère qui se décline de multiples manières : farine ou de semoule de blé ou d'orge ou encore de maïs, avec ou sans levure.*

Chaque arrêt aux stations amène un peu d'agitation, car le convoi se remplit toujours plus de navetteurs qui se rendent à Paris. Maintenant ce qui importe, c'est de descendre au bon moment afin de ne pas louper sa correspondance. Avec le voile gris qui persiste, lire le nom des stations qui défilent sous ses yeux est parfois difficile. Par crainte de rater le coche, il interroge constamment d'autres voyageurs pour connaître le nom de la suivante jusqu'au moment où il s'entend dire enfin : *la vôtre, c'est la prochaine !*

Versailles – Chantiers : il y est et n'éprouve aucun mal à trouver le chemin qui le mène vers sa correspondance d'autant que le ciel (et tout ce qui se trouve au-dessous) se dégage peu à peu. Il a même le loisir d'admirer cette très belle horloge florale qui orne le parterre à l'avant de la gare (coup de chapeau au jardinier chargé de l'entretien des fleurs tout au long de l'année). Pour ce qui est d'admirer le célèbre château, par contre, il faudra revenir à une autre occasion.

Le trajet vers Trappes est assez court. La visibilité s'améliore progressivement et Melwan peut enfin se détendre un peu : il sait maintenant qu'il arrivera à destination selon le timing qu'il s'était fixé. Intérieurement, il récapitule la procédure d'inscription et la liste des documents à fournir, se remémore ce qu'il a déjà fait au pays au moment de sa pré-inscription via internet (procédure obligatoire) et s'efforce de se convaincre qu'il n'a rien oublié.

Son esprit s'est un peu emballé sur la fin du parcours et le rythme de ses pas a suivi le tempo. Le voici arrivé à destination. Juste en face se dresse une des implantations de la faculté Jean Monnet (où il projette de faire un master en droit, administration et gestion). Le bâtiment est plutôt massif et d'un style architectural euh ! disons ... « discutable ». Mais, se trouver devant, pouvoir y entrer bientôt et avoir le projet d'en sortir un jour diplômé est de nature à l'impressionner.

Pétri de trac autant que de fierté et d'impatience, Melwan se prépare à franchir l'imposant portique pour pénétrer dans ce temple du savoir auquel on a donné le nom prestigieux d'un des grands bâtisseurs de l'Europe. Il s'accorde par-dessus l'épaule un dernier regard derrière lui, puis il prend une respiration profonde pour enfin s'élancer vers le bureau affichant en grandes lettres et en anglais « *new student registration* » en plus petits caractères, affichée en dessous, la même information rédigée en français, en allemand et en espagnol.

Après avoir lu le texte, il se dit intérieurement avec un brin d'humour : *c'est pas gentil pour les Chinois, les Italiens ni les Kabyles dans mon genre !*

En réalité, cette mention « *nouveaux étudiants* » était bien rassurante. Elle signifiait que toutes les autres personnes qui composaient la file ordonnée dans le couloir étaient, comme lui, « *des bleus* ».

Avant que ne s'engage la moindre conversation avec ses pairs, Melwan répète à mi-voix : « *nuevas inscripciones de estudiantes* » - « *neue Studentenanmeldunge* » - « *Inscriptions des nouveaux étudiants* » - « *new student registration* » tout en s'efforçant d'adopter l'accent propre à chacune des langues.

Amusée par la scène, la candidate qui le suit dans la file lui lance alors : *bravo, un polyglotte parmi nous !*

Melwan, tout surpris de s'être fait surprendre, rétorque tout de go : *no polyglotte, signora ma multilingue !* L'éclat de rire qui s'en suivi était compréhensible dans toutes les langues et avec lui, le brouillard semblait enfin s'être levé.

S'amorcent alors des échanges, des bavardages, des questions posées par les uns et des réponses fournies par les autres. Il y a ce « titi parisien » qui semble savoir mieux que tout le monde et veut tout expliquer de la bonne marche qu'il conviendra de suivre (une sorte de coq de Vendée qui fait le fier devant des poules normandes). Plus loin dans la file, une belle Espagnole qui ondule sous les phrases colorées qu'elle débite à la vitesse d'un TGV. À ses côtés un gars si timide qu'il rougit au moindre de ses regards. Bref, une succession de saynètes comme on en voit d'ordinaire dans ce genre de situation.

Vient ensuite ce qu'il convient d'appeler « le jeu du formulaire » qui consiste à compléter des formulaires, faire copie des formulaires complétés, signer la copie faite du formulaire complété et fournir le *certifié conforme* des dits formulaires : un parcours que tout candidat aux études universitaires connaîtra au moins une fois dans son existence.

Il est près de 15h00 quand Melwan quitte Jean Monnet avec l'envie de faire une brève excursion jusqu'à Paris avant de rejoindre la pension de famille. Dès lors, nouveau trajet dans un train de banlieue et défilé de stations : Viroflay rive gauche, Meudon, Issy-les-Moulineaux, Javel, tour Eiffel et gare d'Austerlitz.

Pour se rendre au Quartier latin, il n'a pas emprunté le trajet le plus court mais soit, Il fonce par les jardins du Luxembourg qui font triste mine à ce moment de l'année. Il s'offre un petit détour par le champ de Mars avant de longer la Seine via le quai d'Orsay jusqu'au pont-neuf et se diriger enfin vers le bâtiment de la Sorbonne. Dans quelques mois, il fera partie de la grande famille des étudiants de la mythique institution.

Il est 17h30 bien sonné : l'heure de rejoindre Mantes-la-Jolie. Le chemin du retour est un peu bousculé. Rien que pour monter à bord d'une voiture, il faut jouer des coudes et quand on y a pris place, il faut défendre son espace vital avec une ferme détermination en évitant de se faire piétiner. L'odeur peu ragoutante de certains voyageurs, la cohue que provoquent les entrées et sorties aux arrêts successifs ou encore les coups de frein brusques et intempestifs : tout nous indique qu'on est bien dans le RER à Paris et que c'est l'heure de pointe.

Finalement, le voyage du retour ne comporte rien de plus qui vaille d'être raconté ici. Il n'y a d'ailleurs plus rien à voir : dehors il fait nuit noire.

Arrivé à Mantes-la-Jolie il doit encore marcher un quart d'heure pour atteindre son bercail. Le vent vif et le froid poussent à presser le pas. Le givre s'empare progressivement du paysage et le cœur n'est plus à la flânerie.

Voici enfin la pension où arrive en même temps que lui, cette autre pensionnaire brièvement aperçue ce matin. Taillée « carrée » comme un buffet breton mais le visage gracieux tout en rondeurs, elle ne semble nullement souffrir du froid alors que lui est littéralement transi. Elle lui adresse un large sourire et l'invite à franchir la porte avant elle (il ne se fait pas prier).

Leurs regards se croisent furtivement. Mais, sait-on réellement ce qui peut se passer quand se croisent , même furtivement , un regard noir d'un noir intense et un autre fait de deux grands yeux clairs ?

Bien qu'authentique Méditerranéen, Melwan n'est pas d'un naturel très expansif. Osons le dire, il est franchement réservé voir timide. Elle, à l'inverse, aborde les gens avec beaucoup d'aisance. Elle vient du Nord (de Bergen en Norvège) et elle aime en parler.

Ils conviennent de partager la table pour le temps du dîner et c'est elle qui amorce la conversation : as-tu vu le jardin, ce matin ... il était beau, superbe, magnifique !

Était-elle folle ou voulait-elle se rendre intéressante à ses yeux ?

Lui osa cependant répliquer : ce matin, j'étais gelé, frigorifié. Tout était horriblement sombre et triste à faire chialer les pierres.

Il n'y a pas que le bleu de la mer ou du ciel d'Algérie qui permettent de rêver lui répondit-elle

A Bergen, il pleut aussi souvent qu'il neige et quand il ne fait ni l'un ni l'autre, c'est qu'il y a du brouillard ! Enfin, c'est souvent ainsi que les gens parlent de ma ville ...

Moi, j'adore ! Brouillard, la pluie ou la neige sont de merveilleux compagnons !

En Norvège, de Kristiansand au Cap Nord, le froid est un ami qui vous fouette les joues pour les teinter de rose.

La brume ? C'est la compagne discrète du mystère, parfois sa confidente. Elle ne dévoile rien, mais suggère simplement une suite, un prolongement. Parfois on pense apercevoir quelque chose prêt à surgir alors que c'est nous-mêmes qui progressons vers elle, allons à sa rencontre et pénétrons dedans. On l'aime et on s'y attache à cette brume qui entretient pour nous les plus belles illusions.

Et le brouillard ? C'est un grand frère qui se fait tantôt dense ou tantôt léger, capable d'enrober comme une friandise le jaune ou le vert des maisons en bois peint. Avec un peu de rose, et rien que pour nous, il se fait *barbe à papa*. Avec ses jeux de « *je t'ai vu – je te vois* » et ses halos, il est comme le début d'une fête foraine : il réserve toujours une part de surprise.

Nos hivers, eux, durent et presque sans transition jusqu'aux portes de l'été. Peut-être pour laisser à la planète le temps de se reposer. Ils nous offrent aussi de longues , très longues nuits pour que nous puissions faire de même.

En été, le soleil sait rayonner généreusement sans jamais nous brûler la peau. C'est la période de l'année où les jours font la fête et se couchent tellement tard qu'ils croisent bien souvent le lever du jour qui les suit.

Quelle que soit la saison, la pluie joue les artistes, fait miroiter les couleurs comme la nacre et la perle jouent ensemble. Chaque goutte de l'averse sait se parer des tons doux empruntés à

ce qui l'entoure et se met à reluire. Même les flaques d'eau sur les trottoirs peignent pour nous des images aux tons pastel, comme des illustrations de contes féériques.

Elle raconte et raconte encore ...

Hélas, le poétique traité de météorologie que lui offre cette charmante et volubile Norvégienne dont il ne connaît même pas son prénom ajoute sa fatigue. À la fin du repas, il tombe de sommeil et ne désire plus que d'une seule chose, c'est retrouver son lit !

Ils montent ensemble ...

Lui s'engouffre aussitôt sous les draps et s'y laisse envelopper par les bras de Morphée.

Est-il encore dans un demi-sommeil ou déjà dans ses rêves quand il croit entendre se glisser une petite voix au creux de ses oreilles qui lui dit *dis-moi Melwan, quelle couleur a la brume à Sidi Bel Abbès ?*

Là comme partout ailleurs, elle ne peut avoir que la couleur de l'âme ...
